

Chambre des Députés

Cabinet du Président

Paris, le 2 mai 1907.



Monsieur et amie,

Depuis que vous avez
comparté, je n'ai guère pu
de vacances en du moins je
n'en ai pas fait de longues: je
suis allé à Marseille et, rentré
ici, j'ai presque toujours eu
maintenant temps.

Après vous des nouvelles de
M. Combar. En apprenant le
coup qui le frappait, j'ai
couru chez lui; j'en ai appris la
que le malin s'était passé à

Versailles ; je lui en ai adressé un
 télégramme, dont il m'a accusé
 réception en termes très affectu-
 eux ; je partois le lendemain
 pour Marseille, d'où je lui
 en ai adressé les condoléances et les
 témoignages de sympathie de
 quelques uns de nos républicains
 auxquels j'étais uni. Il doit
 être bien affecté.

Je me suis comparé ici,
 comparant toujours sur un
 bon lendemain ; le lendemain
 ramenait le même vent, la
 même pluie, les mêmes goûts ;
 j'en ai même en deux fois de la

uniquement à ces fins. Je vais
recourir à un autre, il le faut
bien d'ailleurs. Mon espoir
est que vous n'aurez pas quit-
té Paris et que nous pourrions
causer de tout ce qui se passe.

Veuillez croire, Madame
et amie, à la fidèle amitié
de votre tout dévoué,
Guerrin de Trévise

Je me suis comparé à
 comptant toujours sur un
 bon bonheur; le bonheur
 commençait le même vent, la
 même pluie, la même gelée
 j'ai même en Dieu fait de

être bien affecté.
 Je me suis comparé à
 comptant toujours sur un
 bon bonheur; le bonheur
 commençait le même vent, la
 même pluie, la même gelée
 j'ai même en Dieu fait de